

Revue générale : les tendances actuelles de la philosophie italienne et le déclin de l'influence hégélienne

Autor(en): **Rochedieu, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **31 (1943)**

Heft 128

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380437>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE GÉNÉRALE

LES TENDANCES ACTUELLES DE LA PHILOSOPHIE ITALIENNE ET LE DÉCLIN DE L'INFLUENCE HÉGÉLIENNE

I. L'INFLUENCE HÉGÉLIENNE. — B. CROCE ET G. GENTILE.

Pour qui veut connaître les fluctuations de la pensée philosophique contemporaine en Italie, il n'est pas de meilleur guide que l'excellente thèse de doctorat présentée en 1941 à l'Université de Genève par M. Fernand-Lucien Mueller, sous le titre *La Pensée contemporaine en Italie et l'influence de Hegel* (1).

Si nous voulions représenter graphiquement cette étude, nous pourrions dire qu'elle apparaît comme une ellipse dont les deux foyers seraient les doctrines de Benedetto Croce et de Giovanni Gentile. Pareil plan s'imposait en effet, car il est certain que la pensée italienne, dans sa réaction antipositiviste des quarante dernières années, s'est exprimée avant tout par ces deux personnalités de premier plan, les autres philosophes se situant eux-mêmes en fonction de leur attitude de soumission ou d'opposition aux thèses soutenues par ces deux coryphées.

Mais ces penseurs de grande classe ont eux-mêmes puisé leur inspiration dans la philosophie de Hegel — ce qu'ils ne cachent nullement. Il est donc légitime de parler d'une influence hégélienne sur la philosophie contemporaine italienne ; et le mot est peut-être même insuffisant. Comme nous le verrons à la fin de cet article, en signalant les nouvelles tendances qui se font jour actuellement, la pensée romantique allemande, et plus spécialement celle de Hegel, a exercé une véritable domination, presque une tyrannie, sur les destinées de la philosophie italienne au cours de ce dernier demi-siècle.

Félicitons sincèrement M. Mueller de la façon magistrale dont il a mené son enquête. Commenant par broser un tableau extrêmement vivant —

(1) Fernand-Lucien MUELLER, *La Pensée contemporaine en Italie et l'influence de Hegel*. Imprimerie Kundig, Genève, 1941.

et parfaitement exact — du milieu où s'est formé Croce, il décrit la vie intellectuelle à Naples entre 1846 et 1890, donnant maints détails savoureux, souvent inédits, sur une époque et une société trop peu connues à l'étranger. En particulier les pages consacrées à Spaventa, aux luttes qu'il soutint contre le positivisme, à son désir de faire rentrer la philosophie italienne dans le grand courant de la pensée européenne, expliquent admirablement l'attrait irrésistible de la dialectique de Hegel sur une génération — celle de la seconde moitié du XIX^e siècle — rebelle au catholicisme et aspirant à secouer le joug du passé. De même, le chapitre sur les « Hégéliens orthodoxes » — Auguste Vera, Francesco de Sanctis — comme aussi la description du matérialisme historique d'un Antonio Labriola dans les dernières années du siècle finissant, font comprendre l'essor que devaient prendre, quelque vingt ans plus tard, des doctrines comme celles de Croce et de Gentile.

Nous manquons d'une étude complète sur la philosophie de Benedetto Croce. M. Mueller, dans les cent vingt pages qu'il consacre au penseur napolitain, comble cette lacune. Nous ne pouvons qu'admirer non seulement la documentation, mais la finesse d'appréciation de cet exposé d'une pensée souvent mouvante, toute en nuances, sans cesse en évolution, qui font de cette étude un modèle du genre. Débutant par un aperçu biographique très sûr et qui laisse l'impression du vécu, l'auteur montre ensuite la lutte soutenue par Croce pour faire triompher, dans les milieux intellectuels italiens, l'idéalisme hégélien, mais un idéalisme passablement transformé, qui ne craint pas d'abandonner certaines thèses du maître ou plutôt de les pousser vers des conséquences imprévues. « Si la dialectique est pensée en devenir », remarque fort justement M. Mueller, « la dislocation de l'édifice hégélien est conforme à l'esprit même de l'hégélianisme » (1). Admettant l'existence d'un donné, d'une matière, mais constituée pour nous par nos représentations, Croce découvre dans l'esprit une intuition directe, condition de notre appréhension du monde et grâce à laquelle la vérité *se fait* constamment, par une synthèse propre à toutes les formes de l'activité spirituelle, y compris la logique formelle — et l'on voit ici ce qui le sépare de l'intuition bergsonienne. Histoire et philosophie seront étroitement liées, puisque tout est en constant devenir, et l'exigence de cohérence et de systématisation de toute idée particulière dans l'universel constitue le corollaire nécessaire de l'absolue historicité de toutes choses. L'intuition fondamentale de la doctrine de Croce se ramène au problème de l'*unité-distinction*, problème essentiel qui s'est imposé pendant vingt-cinq ans comme centre des recherches philosophiques en Italie et que Croce lui-même a repris récemment dans son affirmation de la *circularité spirituelle*, doctrine selon laquelle il se flatte d'avoir véritablement fermé le cercle de l'immanence et par là toute voie vers une réalité transcendante.

(1) *Ibid.*, p. 103.

D'autre part, les préoccupations esthétiques n'ont cessé de jouer un rôle important dans cette philosophie, dont l'un des fondements est précisément une étude approfondie de la nature de l'art et de l'intuition esthétique. Pourtant, comme le remarque son critique genevois, cette intuition du beau revêt plusieurs aspects chez Croce, se contredisant au lieu de se compléter.

Quant aux problèmes moraux, notre philosophe ne reconnaît pas à l'individu une responsabilité véritable, ce terme n'ayant à ses yeux qu'un sens purement pratique. La société seule rend l'individu responsable et celui-ci n'a le sentiment de sa propre responsabilité que par une contrainte analogue à la contrainte sociale, mais qu'il exerce lui-même sur sa propre personne. Et si l'on cherche dans les écrits de Croce des thèses relatives à la vie religieuse, on découvrira que la religion s'y dissout dans la philosophie, ce qui n'étonnera pas chez un protagoniste de l'idéalisme hégélien. Aussi comprend-on l'indignation du professeur Buonaiuti, à peine voilée sous la forme humoristique de ses *Glanures* de la revue *Religio*, lorsque, dans le numéro de juillet 1943, il stigmatise l'étrange palinodie, toute récente, du philosophe napolitain écrivant un article sous le titre, déjà ambigu en lui-même, de *Pourquoi nous ne pouvons pas ne pas nous dire chrétiens* ⁽¹⁾, et rencontrant l'approbation quasi officielle du Vatican dans un compte rendu fort élogieux de l'*Osservatore romano* ⁽²⁾.

Mais revenons à l'ouvrage de M. Mueller. Nous y relevons encore le très grand intérêt du chapitre consacré aux problèmes de logique, analyse qui s'appuie non seulement sur le traité de logique ⁽³⁾, mais encore sur l'un des plus récents écrits du philosophe italien, *L'Histoire en tant que pensée et action* ⁽⁴⁾.

Si nous passons à la doctrine de Gentile, second pivot de la pensée italienne contemporaine, nous la trouvons exposée avec un très grand soin dans la troisième partie de l'ouvrage ; cent pages riches de documentation et de réflexion personnelle y fournissent un tableau parfaitement exact de l'*actualisme* philosophique. Nous ne pouvons entrer ici dans le vif de cet exposé critique, conduit avec la même sûreté que pour Croce. Mais le lecteur appréciera tout spécialement ce qui nous est dit des corollaires de cet idéalisme poussé jusqu'à ses dernières limites, où l'Acte pur du Je constitue la seule réalité, tout en laissant subsister la distinction entre un logos abstrait et un logos concret, où le temps se réduit à un éternel présent, négation de toute multiplicité réelle et de toute succession. La vie étant dépassement perpétuel et toujours renouvelé, erreur et vérité, mal et bien ne sont pas des valeurs distinctes qui pourraient exister l'une sans l'autre, mais les deux moments d'une éternelle synthèse. Quant à l'Etat, à la fois pensée et action, il représente la véritable conscience que la nation a d'elle-même. A cet égard, particulièrement instructives sont les pages réservées au rôle politique

(1) « *Perchè non possiamo non dirci cristiani.* » — (2) « *Arcades ambo* », *Religio*, vol. XVI, juillet-août 1943, p. 56-59. — (3) *Logica come scienza del concetto puro*, 3^e édit., 1917. — (4) *La storia come pensiero e azione*, 1938.

joué par Gentile dans l'évolution de la politique fasciste, à ses succès du début aboutissant à la réforme scolaire dont il fut l'instigateur, puis à sa mise à l'écart, dès 1939. Et de nouveau l'on comprend la sévérité du professeur Buonaiuti lorsque, dans les mêmes *Glanures* de sa Revue, il s'étonne du discours prononcé par Gentile, le 9 février 1943 à l'Université de Florence et suivi peu de temps après d'une audience pontificale annoncée à grand renfort de propagande. C'est qu'en effet, et bien que le philosophe eût intitulé sa nouvelle profession de foi *Ma religion*, le fond de sa pensée ne s'est guère modifié ; l'*actualisme* conserve toute sa vigueur et les valeurs religieuses s'y trouvent supprimées au profit d'une philosophie idéaliste qui ne connaît que la Pensée éternelle se réalisant dans le Je (1).

La quatrième partie de l'ouvrage de M. Mueller constitue, à elle seule, une nouvelle enquête de grande valeur et que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la philosophie seront heureux de posséder en français. Il s'agit, en effet, d'un tableau d'ensemble des courants intellectuels qui, gravitant autour de Croce et de Gentile ou s'opposant à eux, représentent la pensée italienne d'aujourd'hui. Telles pages sur la lutte contre la franc-maçonnerie, la préparation spirituelle du fascisme, la réforme de l'enseignement, doivent retenir l'attention de qui veut connaître l'Italie contemporaine. Certes, quelques noms pourraient être ajoutés ; ainsi parmi ceux que Tilgher, l'historien de la philosophie et philosophe lui-même, considère comme des penseurs de l'après-guerre — celle de 1914-1918 — parce qu'ils se sont dégagés de l'emprise hégélienne et ont osé affirmer la régénération possible de notre monde chaotique (2). Parmi ceux-ci, on pourrait citer Costanzo Mignone, qui s'est préoccupé du problème de Dieu, et Emilia Nobile, de l'Université de Naples, autour d'un récent volume de philosophie morale (3).

M. Mueller nous permettra-t-il d'exprimer encore un léger regret ? Son horizon est vaste ; il a su embrasser tous les aspects du problème qu'il examinait, celui de l'influence hégélienne en Italie. Pourtant, l'un des côtés de cette question aurait pu recevoir un supplément de lumière. Nous voulons parler des réactions du catholicisme officiel en face de l'idéalisme. Certes, M. Mueller n'ignore pas la position de l'Eglise à cet égard, et deux excellents paragraphes de sa dernière partie donnent à ce sujet des précisions intéressantes, surtout en ce qui concerne l'actualisme de Gentile. Mais nous croyons qu'il aurait eu grand profit à prendre connaissance des deux volumes, de six cents pages chacun, consacrés précisément à cette confrontation des thèses de Croce et de Gentile avec les positions du thomisme officiel. *Idéalisme et Réalisme*, du Père Tommaso Bartolomei O. S. M. (4), lauréat en 1934

(1) *Religio*, art. cité, p. 59-61, « *Il cattolico Gentile* ». — (2) Adriano TILGHER, *Antologia dei filosofi italiani del dopoguerra*, Guanda 1937. — (3) Emilia NOBILE, *La morale e le altre forme dello spirito*, collezione « Vitai Lampas » Nova, Roma. — (4) P. Tommaso BARTOLOMEI O. S. M., *Idealismo e Realismo*, l'Idealismo italiano contemporaneo esaminato alla luce delle dottrine di S. Tommaso d'Aquino, esposizione sistematico-critica dell'idealismo soggettivo di B. Croce e G. Gentile. Torino-Roma, Marietti, 1937, 2 vol.

de l'Académie romaine pontificale de saint Thomas d'Aquin qui, en 1931, avait ouvert un concours sur « l'idéalisme italien contemporain examiné à la lumière de la doctrine de saint Thomas d'Aquin », représente, sans contestation possible, le point de vue thomiste officiel à l'égard de Croce et de Gentile. Or, comme le souligne dans la préface le P. Charles Boyer, préfet des études : « Il me semble, et certainement c'est le sentiment du P. Bartolomei, qu'il y a deux points sur lesquels doit se concentrer la résistance à l'idéalisme. Ce sont la transcendance de Dieu et l'immortalité de l'âme humaine. On pourrait dire en d'autres termes : la réalité de Dieu, la réalité de l'âme. En fait, Dieu n'est réel et n'est Dieu que s'il est infiniment distant, et distinct, sans équivoque possible, des êtres soumis au devenir et sujets à la douleur, à l'erreur, au péché ; de même l'âme humaine n'est réelle que si elle est cet esprit individuel qui pense en nous et si elle a dans son individualité les privilèges de l'esprit qui pense, l'immatérialité et l'immortalité » (1).

II. LA NÉO-SCOLASTIQUE.

Nous avons eu déjà l'occasion de faire connaître, dans cette Revue, l'essor philosophique des néo-scolastiques de l'Université du Sacré-Cœur de Milan, sous l'impulsion vigoureuse du P. Gemelli, recteur de l'Université, et de personnalités telles que les professeurs Olgiati, Pelloux, Padovani (2).

Au cours des dernières années, toute une série de volumes intéressants ont été publiés dans les collections de « Vita e Pensiero », que nous allons indiquer rapidement et qui, par les sujets abordés, prouvent la largeur de vues du thomisme italien.

Notons tout d'abord plusieurs études d'histoire de la philosophie, dont certaines remarquables et qui toutes constituent de précieux instruments de travail :

La « philosophie première » d'Aristote, essai de reconstruction et d'interprétation, par Emilio OGGIONI, étude d'érudition et de critique (3).

L'absolu dans la doctrine de Plotin, par Luigi PELLOUX, où l'auteur montre chez le philosophe d'Alexandrie la préoccupation religieuse placée au centre de toute sa doctrine et lui donnant sa signification (4).

Malebranche, à l'occasion du 3^e centenaire de sa naissance. Ce volume a été analysé dans cette Revue par M. Pierre Thévenaz (1943, p. 60 s.).

Christian Wolff et le rationalisme précritique, par Mariano CAMPO. Deux volumes qui représentent, autant que nous pouvons en juger, la seule

(1) *Ibid.*, p. X-XI. — (2) Voir 1937, p. 167-176, *La Philosophie néo-scolastique italienne de 1909 à 1925* ; 1938, p. 326-337, *Cartésianisme et néo-scolastique*. —

(3) Emilio OGGIONI, *La « Filosofia prima » di Aristotele, saggio di ricostruzione e di interpretazione*, 1939. — (4) Luigi PELLOUX, *L'Assoluto nella dottrina di Plotino*, 1941.

étude d'ensemble et vraiment complète sur la pensée de Wolff, ses antécédents et ses multiples aspects (1).

La Logique de Hegel, par Luigi PELLOUX. C'est dans cette logique, et parce qu'elle est métaphysique, que l'auteur découvre la signification profonde de l'hégélianisme (2).

La conception hégélienne de l'histoire, par Sofia VANNI ROVIGHI. L'auteur examine, dans tous les écrits de Hegel, cette notion purement dialectique de l'histoire, appliquée à la réalité concrète des faits historiques de tous les temps et de toutes les civilisations (3).

Arthur Schopenhauer, le milieu, la vie, les œuvres, par Umberto PADOVANI. Un dernier chapitre contient des pages originales sur les disciples du philosophe : Richard Wagner, Nietzsche, von Hartmann, Paul Deussen (4).

La philosophie d'Edmond Husserl, par Sofia VANNI ROVIGHI. En plus d'un exposé très précis de la phénoménologie husserlienne, cet ouvrage contient des pages fort intéressantes sur Franz Brentano et la polémique de Husserl avec Frege, R. Bolzano, Natorp (5).

La pédagogie d'Antoine Rosmini et ses bases philosophiques, par Mario CASOTTI. Monographie traitant successivement des bases philosophiques, de la morale et de la pédagogie de Rosmini, celle-ci étant examinée d'abord dans son contenu, puis dans sa méthode (6).

L'idéologie rosminienne dans ses rapports avec la gnoseologie augustinothomiste, par Grazioso CERIANI. Oeuvre polémique montrant dans la philosophie de Rosmini une déviation du thomisme se résolvant en un véritable phénoménisme (7).

Mais le néo-thomisme italien s'oriente aussi vers la psychologie expérimentale, morale et sociale. Preuve en soit trois ouvrages de valeur :

La Phénoménologie de la perception. — Perception et pensée. Deux forts volumes du Dr Cornelio FABRO, consacrés à la psychologie des formes ou structures (*Gestalten*) et à son adaptation au thomisme traditionnel (8).

Méthodes, buts et limites de la psychologie dans l'étude et la prévention de la délinquance, par le P. Agostino GEMELLI. Réfutation très poussée de l'anthropologie criminelle de Lombroso en tant que science autonome, de ses résultats pratiques et de sa prétention à nier la liberté humaine et par là-même toute possibilité de rééducation (9).

(1) Mariano CAMPO, *Cristiano Wolff e il razionalismo precritico*, 1939. — (2) Luigi PELLOUX, *La Logica di Hegel*, 1938. — (3) Sofia VANNI ROVIGHI, *La Concezione hegeliana della storia*, 1942. — (4) Umberto A. PADOVANI, *Arturo Schopenhauer, l'ambiente, la vita, le opere*, 1934. — (5) Sofia VANNI ROVIGHI, *La Filosofia di Edmund Husserl*, 1939. — (6) Mario CASOTTI, *La Pedagogia di Antonio Rosmini e le sue basi filosofiche*, 1937. — (7) Grazioso CERIANI, *L'Ideologia rosminiana nei rapporti con la gnoseologia agostiniano-tomistica*, 1938. — (8) Dott. Cornelio FABRO, *La fenomenologia della percezione*, 1941. — *Percezione e pensiero*, 1941. — (9) Fr. Agostino GEMELLI, O. F. M., *Metodi, compiti e limiti della psicologia nello studio e nella prevenzione della delinquenza*, 1938.

D'autre part, les recherches purement philosophiques et métaphysiques ne sont pas négligées. Aussi trouvons-nous dans les collections du Sacré-Cœur :

Essai d'une métaphysique de l'expérience, par Gustavo BONTADINI, où tout le problème de l'expérience est repris à la lumière du thomisme ⁽¹⁾.

La philosophie de la religion et le problème de la vie, par Umberto PADOVANI.

L'auteur, qui connaît parfaitement les différents courants de philosophie religieuse, tant spiritualistes que protestantes, les réfute en se plaçant sur le terrain du thomisme ⁽²⁾.

III. LES ÉDITIONS CEDAM, A PADOUE.

Depuis quelques années, une nouvelle maison d'édition, la Casa Editrice Dott. Antonio Milani, en abrégé CEDAM, installée à Padoue, apporte une contribution importante au mouvement intellectuel de la nouvelle Italie. Plusieurs collections, toutes très bien présentées, ont été lancées et témoignent du renouveau d'intérêt pour les questions philosophiques. C'est ainsi que dans la série des « Problèmes d'aujourd'hui, collection de philosophie et d'histoire de la philosophie », nous trouvons entre autres :

Le héros homérique (série pédagogique), par Valeria BENETTI-BRUNELLI. Etude approfondie de philosophie morale ⁽³⁾.

De l'expérience à la métaphysique, par MAROS DELL'ORO. Véritable itinéraire philosophique d'un penseur indépendant qui, parti de l'idéalisme et de théories esthétiques, a trouvé chez le philosophe milanais Piero Martinetti, kantien contemporain à tendance dualiste et religieuse, l'étincelle qui lui permet d'éclairer ses propres idées ⁽⁴⁾.

L'esthétique kantienne et sa valeur, par Vincenzo DE RUVO. Courte monographie ⁽⁵⁾.

Essai de logique, par Renata GRADI. Partant d'un exposé de logique traditionnelle, l'auteur se demande s'il existe, au-dessus de tous les systèmes particuliers de logique, une logique unique et formelle, qui découvre, décrit et coordonne les lois de la pensée ⁽⁶⁾.

D'autre part, voici des publications critiques de textes, de la plus belle venue :

Extrait du Traité de la Nature humaine, de David HUME, texte et traduction par Luigi GUI ⁽⁷⁾.

De nostri temporis studiorum ratione, de J. B. VICO, introduction, traduction et notes par les soins de Vincenzo de Ruvo ⁽⁸⁾.

(1) Gustavo BONTADINI, *Saggio di una metafisica dell'esperienza*, volume primo, 1938. — (2) Umberto PADOVANI, *La Filosofia della religione e il problema della vita*, 1937. — (3) Valeria BENETTI BRUNELLI, *L'Eroico omerico*, 1941. — (4) Angiolo MAROS DELL'ORO, *Dall'esperienza alla metafisica*, 1941. — (5) Vincenzo DE RUVO, *L'Estetica kantiana e il suo valore*, 1941. — (6) Renata GRADI, *Saggio di logica*, 1941. — (7) Davide HUME, *Estratto del trattato della natura umana* (1740), traduzione di Luigi GUI. — (8) Giambattista VICO, *De nostri temporis studiorum ratione*, introduzione, traduzione e note a cura di Vincenzo DE RUVO, 1941.

Prolegomènes à toute métaphysique future, d'Em. KANT, traduction intégrale, introduction et commentaire suivi, par Antonio LANTRUA (1).

IV. ORIENTATION NOUVELLE. RETOUR AUX SOURCES GRÉCO-LATINES.

Mais nous avons hâte de signaler une nouvelle orientation de la pensée italienne, telle qu'elle vient de se manifester chez deux écrivains de tendance et de milieu fort différents. Ce changement d'attitude, très conscient et catégorique, se présente comme une totale libération de l'emprise de la pensée allemande, et plus particulièrement de l'hégélianisme.

Déjà quelques auteurs — nous l'avons indiqué en citant l'ouvrage de Tilgher sur les philosophes italiens d'après-guerre — s'étaient efforcés, durant les vingt années qui vont de 1918 à 1939, de secouer la main-mise hégélienne, en se refusant à voir, comme le remarque Tilgher, « dans tout le monde de l'expérience et de l'histoire, l'incarnation de Dieu, revêtue de dignité sacrée. La vision qu'ils ont du monde de notre expérience est beaucoup moins rose et idyllique, beaucoup plus dramatique et tragique. Celui-ci leur apparaît comme un sol parsemé de gouffres... comme un monde qu'aucune loi de progrès indéfini ne pousse nécessairement vers des formes toujours meilleures et toujours plus harmonieuses, comme un monde dans lequel aucune valeur n'est sûre de durer automatiquement ou de se perpétuer en des synthèses supérieures, un monde qui, pris dans sa totalité, ne peut inspirer aucune adoration religieuse » (2).

Or, en plein régime de censure, un fort volume a paru aux éditions CEDAM, traitant de *la Sagesse de Pythagore* et dû à la plume d'un mathématicien et historien de la philosophie, Vincenzo Capparelli (3). L'ouvrage, de six cent quarante pages in-8, qui n'est qu'un tome premier consacré aux problèmes généraux et aux sources d'information, constitue déjà, tel qu'il est et sans aucun doute possible, l'étude la plus ample qu'ait inspiré le sage de Crotona. Pourtant, en plus de cette valeur historique certaine — et tous ceux qui voudront vraiment connaître le pythagorisme devront consulter désormais l'ouvrage de Capparelli — l'œuvre présentée au public italien présente un autre intérêt, d'un genre différent, mais non moins grand selon nous : elle marque un tournant dans l'orientation de la philosophie italienne. Avec une netteté, une vigueur, une âpreté souvent qui ne ménagent pas l'adversaire, dans une recherche passionnée de la vérité et des forces qui pourront revivifier la pensée nationale, l'auteur soutient la thèse suivante : Si, au cours du XIX^e siècle, les philosophes italiens ont dû, par nécessité, se mettre à l'école et à la remorque de la philosophie allemande, les circonstances politiques d'alors ayant empêché l'éclosion d'une pensée véritablement

(1) Emanuele KANT, *Prolegomeni ad ogni futura metafisica*, traduzione integrale, introduzione e commenta continuato di Antonio LANTRUA, 1941. — (2) Adriano TILGHER, *Antologia dei filosofi italiani del dopoguerra*, p. 15. — (3) Vincenzo CAPPARELLI, *La Sapienza di Pitagora, Vol. primo. Problemi e fonti d'informazione*. Padova, CEDAM, 1941.

autochtone, la situation est autre aujourd'hui. Petit à petit, en effet, l'appui donné par la pensée allemande s'est transformé en une tutelle insupportable, si bien que les philosophes italiens ne pourront redevenir eux-mêmes qu'en brisant le cercle étouffant de l'idéalisme, dans lequel ils se sont volontairement enfermés. Et le meilleur moyen de secouer ce joug intellectuel, l'unique moyen de s'en débarrasser, c'est de retourner aux sources mêmes de la pensée italienne, à Pythagore, dont le rôle fut prépondérant dans l'antiquité romaine et qui représente, dans sa pureté, l'élément méditerranéen de la pensée philosophique dans son opposition aux conceptions nordiques. « Si le génie italien, secouant enfin les liens d'une tutelle étrangère dure et humiliante, réussissait à se rattacher à cette source originelle, à retrouver l'inspiration perdue, cette admirable attitude spirituelle provoquerait certainement une vision du monde magnifique et infiniment supérieure à celle qu'il n'a même pas été capable de se procurer en courant derrière les Français, les Anglais, les Allemands, en ramassant leurs miettes pour chercher à s'en rassasier » (p. 5). « Il serait vain de le nier : notre philosophie est en grande partie, depuis longtemps et jusqu'à ce jour, un vaste commentaire de la philosophie allemande ; ...et non seulement nos penseurs qui reconnaissent leurs attaches avec la critique et l'idéalisme, mais encore ceux qui militent dans le camp opposé, tous, au fond, sont contraints de tourner indéfiniment dans le cercle magique de la philosophie allemande : tous les problèmes sont revécus par nous, non selon notre propre mentalité latine ou italienne, mais en nous imposant une mentalité allemande » (p. 90). « La philosophie italienne, sans le vouloir ou sans le savoir, vit de plagats ; elle est constituée, pour la majeure partie, de *caput mortuum* sur lequel on pourrait inexorablement porter la faux, sans craindre que quoi que ce soit de vraiment essentiel soit perdu » (p. 638). « La pensée allemande a eu le mérite d'avoir proclamé dans le monde la nécessité pour l'homme de *se surmonter*, mais le dépassement dont elle a fourni le modèle n'a pas ce progrès même ; cette pensée — comme l'a dit l'un de nos historiens une fois revenu de son enthousiasme juvénile pour la civilisation et les progrès techniques — nous a présenté un *idéal* de puissance qui est à l'opposé de ce qui fut l'aspiration constante de toute l'antiquité et plus spécialement du génie gréco-latin, à savoir l'*idéal de perfection* ; le génie germanique, s'il a assimilé quelque chose du génie gréco-latin, a par contre détruit tout ce que ce génie a fait jaillir de meilleur » (p. 639).

« Or, écrit encore V. Capparelli, on peut assurer ceux qui espèrent et qui voient les signes avant-coureurs d'une pensée italienne vraiment grande, que celle-ci pourra devenir un fait accompli lorsque nous aurons su reprendre et faire mûrir les germes merveilleux de la pensée pythagoricienne » (p. 21). « Certes, depuis l'époque où Taine devait constater qu'en Italie *l'érudition et la direction sont allemandes*, beaucoup de temps a passé ; il s'est fait du chemin depuis lors, et l'on peut espérer que tous ces négateurs et partisans seront bientôt mis en déroute par la renaissance de cette sagesse long-

temps reniée. Il en sera, pour ceux qui veulent remâcher les doctrines philosophiques étrangères, comme pour ces intrigants qui, voici pas bien longtemps, rentraient d'au delà les Alpes, le verbe haut, voulant tout détruire dans leur pays : l'heure de la réaction est venue. Et cette réaction n'est pas simplement le fait de quelques purs intellectuels, elle sort de la partie la plus saine de la nation, de ce peuple qui ne les a pas suivis, qui, par un sûr instinct, a compris que rien de vivant ne pouvait sortir d'une pareille attitude et qui n'a ni accueilli ni assimilé ces conceptions étrangères. Mettre notre orgueil à traduire *sans difficulté les mots spéciaux et les abstractions* de la philosophie allemande, à tendre l'oreille pour être les premiers à rendre en italien les nouveautés de cette pensée, à reprendre tous les problèmes en nous imposant une mentalité allemande : pareille attitude ne peut, à la longue, satisfaire ceux qui ont un passé historique autrement glorieux et une mission dans le monde bien différente » (p. 23).

S'étonnant de ce que les Italiens eux-mêmes ignorent tout du rôle joué par le pythagorisme comme élément essentiel de la civilisation romaine, l'auteur remarque que cette antique école philosophique est la seule qui ait puissamment influencé la vie non seulement de l'Italie méridionale, mais de Rome elle-même, « s'insinuant par mille ruisseaux dans la mentalité du peuple italien » (p. 633).

On pouvait se demander si ce cri d'alarme, lancé par Capparelli au début de 1941, resterait isolé. Mais voici qu'une voix puissante, partant d'un autre milieu intellectuel, proclame des vérités toutes semblables. Le professeur Buonaiuti, dans la circulaire annonçant la réapparition de la revue *Religio*, suspendue pendant trois ans et demi, écrivait en mai 1943 : « On ne doit plus entendre dire, comme nous l'avons encore entendu récemment de la part de représentants, trop écoutés, de philosophies qui sont en dehors des normes et du centre de nos traditions autochtones les plus saintes, qu'une force, pour être telle, doit trouver sa loi en elle-même et rien qu'en elle-même... Plus que tout, l'abandon de nos traditions culturelles millénaires, toujours réalistes et objectives, a constitué la violation d'une véritable loi de justice à l'égard de nos pères qui ont fondé la civilisation méditerranéenne ».

Et voici que plus récemment encore, le même professeur Buonaiuti — dont on est heureux d'apprendre la réintégration à l'Université de Rome — entreprend une enquête sur *la Tradition spirituelle italienne* ; et l'étude inaugurale, parue dans le numéro de juillet-août 1943 de *Religio*, traite... de Pythagore (1). Sans faire allusion à l'ouvrage de Capparelli, le savant historien romain défend des thèses presque identiques, commençant par établir ce qu'il appelle les « constantes » de la tradition culturelle méditerranéenne, qu'il précise en six paragraphes : 1. L'être est antérieur à la pensée. 2. Le devoir suprême de l'homme est de découvrir l'ordre dans la réalité, la liaison des phénomènes, la signification et la finalité de l'univers. 3. Le concept

(1) *Religio*, vol. XVI, 1943, p. 18-20.

de causalité est à la base de tout essai de comprendre la réalité. 4. Mais l'ordre de la réalité n'est pas seulement une représentation générique des phénomènes, il est aussi intuition de leurs fins. La grande supériorité de la culture méditerranéenne réside en effet dans cette aptitude à unir le courage de la pensée et l'extase de la foi. 5. Les activités de l'esprit ne sont pas des zones impénétrables et fermées les unes aux autres. 6. L'intervalle qui nous sépare des autres hommes doit être sans cesse réduit par la vie d'association et par la conscience d'être tous participants d'une immense symphonie, dont le sens véritable n'est donné que par la participation de tous les vivants.

Or, conclut ce spécialiste de l'histoire des idées, Pythagore est par excellence le philosophe dont la pensée possède ces caractéristiques de la culture méditerranéenne et gréco-latine. Et c'est à cet équilibre harmonieux des conceptions méditerranéennes, qui s'opposent aux doctrines de Hegel et aux thèses racistes développées en Allemagne, que l'Italie doit retourner pour rester fidèle à elle-même, à son passé le plus beau, à sa mission dans le monde.

Nyon, septembre 1943.

Edmond ROCHEDIEU.
